



Aide à la prédication
Vendredi 25 décembre
Jour de Noël
Esaïe 52, 7-10

Pasteur Julien N. Petit
Aumônerie universitaire
Strasbourg

Sur le vif...

- Ouf ! Enfin une **bonne nouvelle** ! Oui, les quelques nuages de poussière qui apparaissent au loin, comme dans un album de Lucky Luke, annoncent un heureux évènement. On en avait bien besoin après la lecture très contrastée des 39 premiers chapitres du livre : jugements, catastrophes, ponctués ici et là de magnifiques incursions messianiques. La surprise n'est pas totale, puisque nous sommes entrés depuis le chapitre 4 dans une nouvelle phase, plus heureuse. Comme un nouveau livre, ce que sont ces chapitres du Deutéro-Esaïe, avec presque deux siècles d'histoire de décalage. On en avait bien besoin, à la fin de cette année 2020 où notre société entière converge bon gré mal gré, et surtout, précautions à l'appui, vers une heureuse parenthèse autour de Noël.
- On est d'ailleurs assez touché par la **tonalité universelle** du passage, qui cadre plutôt bien avec notre contexte. Oui, il y a bien quelque chose qui s'est étalé « *sous les yeux de toutes les nations* ». Une sacrée pandémie, qui ne laissera pas le monde comme avant ; qui a touché le monde entier ou presque ; qui a mis au défi de la concertation les peuples, les gouvernements, les instances européennes et mondiales. A travers elle, était-ce d'une manière ou d'une autre « le bras saint » du Seigneur ? Difficile de ne pas se poser - au moins - la question !
- Une autre question surgit d'emblée : **que s'est-il passé avant ? Que se passera-t-il après ?** Question toujours valable à la fois pour notre lecture du texte, et pour notre lecture de la réalité.

Pour ce qui est d'Esaië, l'avant encore bien présent tient à la réalité de l'exil à Babylone. A la question lancinante de savoir si Dieu, qui a permis la chute de Jérusalem et la déportation d'une partie des Israélites, n'a pas abandonné son peuple. Quant à l'après, il semble plus radieux, plus ouvert, mais il reste marqué par l'empreinte de la souffrance. Il suffit de lire pour cela le poème du serviteur souffrant, depuis la fin du chapitre 52 jusqu'au chapitre 53. S'y dresse la figure d'un homme, ou d'un peuple, portant en vue du salut les fautes de tous. Bien loin, donc, des pas légers du messager au sommet des montagnes évoqués dans notre passage. Noël, parenthèse enchantée ? Quel avant, et surtout : quel après ? Il nous faut vivre avec cette grande incertitude, même si l'horizon semble s'être sensiblement éclairci. Pour le dire avec tous : nous n'en avons sans doute pas fini de chercher le sens de ce qui nous arrive. Pour le dire avec les chrétiens : nous n'en avons pas fini de comprendre de quelle manière Dieu nous a parlé, et nous parle dans ce bouleversement que nous vivons.

Vive le messager !

Le passage est inauguré et même habité par l'arrivée d'un messager, dont une sentinelle distingue les pas, les trouvant « beaux » (NBS), « bienvenus » (TOB). Ce messager apporte la « paix », la « bonté » (TOB) ou une « heureuse nouvelle » (NBS), et le « salut » (v 7).

Si l'on y prête attention, son arrivée mobilise nos sens : l'écoute et la vision. On écoute celui qui « proclame » (v 7, 2 fois) ; on entend la voix des sentinelles (v 8) et les cris de joie qui montent dans les airs (v 9). Les pas sur les montagnes font appel à la vue (v 7), mais il est aussi question des « yeux des nations » et des « extrémités de la terre » qui « verront » (v 10). L'odorat n'est pas mentionné, ni le goût. Avec eux, on aurait pu s'imaginer au beau milieu d'un marché de Noël, entouré de lumières chaleureuses, de conversations joyeuses, et de parfums de cannelle et de vin chaud.

Noël, fête de l'incarnation, est bien à saisir par tous les sens, ce que résume une table joliment mise, prête à accueillir des plats savoureux. Mais ce serait peut-être davantage ici un spectacle son et lumière, semblable à la jubilation musicale d'une cantate, quand chœur et orchestre se rejoignent sous la baguette du maître de Leipzig.

Nous parlons bien d'un messager. Celui-ci est l'artisan de notre joie, mais pas du salut, dont il n'est que le témoin. La figure centrale viendra après (elle est déjà apparue avant) : c'est celle du serviteur, terme employé plus de vingt fois entre le chapitre 40 et le chapitre 55 du livre. Le messager ne fait qu'annoncer le retour de Dieu à Sion, et le renouveau de son règne. Là est le message. De même que Jean, le baptiste, n'était pas la lumière, mais est venu lui rendre témoignage (Jn 1, 8), comme le soulignent particulièrement Luc et Jean.

Nous lisons donc un appel au discernement : à ne pas confondre le messager avec le message (et donc à ne pas mettre à mort celui qui apporterait une mauvaise nouvelle), le doigt avec la lune, le prédicateur avec l'Évangile, l'Église avec le Royaume de Dieu, Mammon avec un Dieu qui donne en abondance, etc. ...

Ce messager qui porte une « heureuse nouvelle » nous donne encore une vision du témoignage ou de l'évangélisation. A l'heure où nous sommes tentés de nous attendrir sentimentalement autour de la crèche, le messager des montagnes nous rappelle que ce qui est annoncé entre l'âne et le bœuf, à travers la voix des anges et le pas des mages est un salut universel, cosmique. Le ciel en est animé, et la terre entière concernée. Les oracles d'Ésaïe le disent avec force.

Que pouvons-nous dire de ce rayonnement de Jérusalem (Ésaïe), de l'universalité de l'Évangile (le Nouveau Testament) ?

- Elle est annonce du règne de Dieu sur toute la terre, qui s'est aujourd'hui agrandie aux dimensions de l'univers, et même des univers dans la connaissance que nous en avons.
- Cette universalité contredit la vision d'un Dieu que je façonnerais à mon image, un Dieu comme je l'imagine, ou comme cela m'arrange.
- Elle ne manque pas de réveiller en nous un certain malaise par rapport à des passés coloniaux et/ou missionnaires.
- Elle concorde avec l'idée d'un destin commun de l'humanité, ce que ne cessent de montrer comme jamais auparavant les sommets planétaires que sont les COP (26^{ème} édition cette année), ou encore la crise de la COVID 19.
- Elle renvoie bien sûr à la catholicité de l'Église, qui est l'une de ses marques (avec l'unité, la sainteté, l'apostolicité). Prononcez comme vous voulez : catholicité ou universalité. L'Église, image du règne à venir : parabole de Dieu et de son Royaume (André Birmelé), parabole de communion (Frère Roger).

Une joie en trompe l'œil

On peut se poser la question quand on connaît l'avant et l'après du texte, et de la réalité qu'il sous-tend.

L'avant : Jérusalem a « *bu de la main du Seigneur le calice de sa fureur ; la coupe du vertige, tu l'as bue, tu l'as vidée.* » (51, 17)

L'après : « *Nous tous, comme du petit bétail, nous étions vivants, nous nous tournions chacun vers son chemin, et le Seigneur a fait retomber sur lui la perversité de nous tous.* » (53, 6).

Peut-on vraiment se réjouir, quand on connaît l'avant et l'après ?

Peut-on en ce Noël lâcher les chevaux de notre joie sans penser à ce qui a été, et à ce qui vient ? Réveillonner en craignant de postillonner ?

Nous ne trahissons rien en nous interrogeant, car l'Écriture le fait déjà, en prenant le parti d'une joie qui n'est ni une parenthèse enchantée, ni une naïveté idiote.

Les trois savants venus d'orient ne transportaient-ils pas, avec l'or dû à la royauté, et l'encens dû à la divinité, la myrrhe dû à celui qui va mourir ?

Au-delà même de Jésus et des évangiles : peut-on se réjouir de la naissance d'un enfant, alors que l'on sait que cette naissance porte en germe une mort à venir, que nous naissons toujours à la vie ET à la mort ? Qui répondrait : « non, on ne peut pas » ?

Les politiques de santé qui sont à l'honneur en ce moment, ont pour principe de mettre en balance les « bénéfiques » et les « risques » d'une nouvelle médication. Cela vaut pour la vie entière. Cela vaut pour la joie. Son « bénéfique » ne va pas sans « risque ».

On pensera aux jeunes générations qui se demandent s'il est bien raisonnable de continuer à faire des enfants sur une planète qui se remplit exagérément, et qui tremble sous les menaces climatiques. Quels bénéfiques, quels risques ?

Joie et souffrance sont-elles prises dans une dialectique insoluble ?

Ce serait, je crois, une erreur d'en faire un mécanisme chronologique insurmontable, à la manière d'un Ecclésiaste mal compris. Ou d'en faire une philosophie duale, à base de yin et de yang complémentaires. Ou encore de mixer une soupe existentielle parce qu'« il faut de tout pour faire un monde ».

Pour en sortir, il faut souligner que les pas du messager d'Esaië sont liés à un événement historique : la libération de la captivité babylonienne, et ce qui est vécu comme un nouvel Exode en direction de la Palestine. Il se passe donc « en vrai » un événement heureux. Cela aide. La vie d'un certain Jésus de Nazareth est, lui aussi, un événement historique. Le genre d'événements qu'à certaines périodes on attend impatiemment. Un vaccin anti-COVID par exemple, à condition de ne pas être anti-vaccin.

Quel lien entre joie et souffrance ? Répondre à la question peut contribuer à mieux vivre ce Noël (et tant d'autres !). Si nous rejetons l'idée d'une succession automatique, à défaut d'être apostolique, quelles propositions nous reste-t-il ?

- « La joie est la récompense de la souffrance » ? Mais où est le Dieu de grâce là-dedans ...
- « La joie met fin à la souffrance » ? Voilà qui n'est pas toujours vrai...

Pour ma part, je préfèrerais dire que la joie jette une lumière sur la souffrance, qu'elle permet d'en guérir, car elle libère de l'enfermement dans la souffrance.

Ce chapitre 52 d'Esaië, avec ses accents triomphants, précède la vision du serviteur souffrant. Le prophète signifie ainsi que dans la victime (Israël, le serviteur), il y a plus qu'une victime. Ce que nous voyons aussi dans le Crucifié : il y a plus qu'une victime. Christ a été livré, mais il s'est donné. Mettons cela en rapport avec la tendance actuelle à se trouver forcément victime de quelque chose ou de quelqu'un. Ce que certains appellent une

« obsession », ou même un « délire » victimaire. N'est-ce pas un travers que vient heureusement transformer la foi en Christ ?

Plus qu'une simple parenthèse, la joie est une donnée subversive pour notre existence. C'est un levier puissant. Elle n'enlève rien d'ailleurs au sérieux et à la responsabilité. J'en veux une preuve extra-biblique dans la création d'une nouvelle discipline, qui donne lieu désormais à des formations sérieuses (paradoxe !) : la rigologie, ou comment apprendre à bien rire, pour bien vivre. Mais nous n'avions sans doute pas besoin de cela pour le savoir. L'Évangile de Noël devrait suffire à nous le faire comprendre !